

# Laclos

## Les Liaisons dangereuses

Présentation  
par René Pomeau



# LACLOS

## Les Liaisons dangereuses

« On s'ennuie de tout, mon ange, c'est une loi de la nature ; ce n'est pas ma faute.

Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'a occupé entièrement depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute.

Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, et c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre. Ce n'est pas ma faute.

[...] Aujourd'hui, une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie. Ce n'est pas ma faute.

[...] Crois-moi, choisis un amant, comme j'ai fait une maîtresse. Ce conseil est bon, très bon ; si tu le trouves mauvais, ce n'est pas ma faute.

Adieu, mon ange, je t'ai prise avec plaisir, je te quitte sans regret : je te reviendrai peut-être. Ainsi va le monde. Ce n'est pas ma faute. »

Présentation, notes, bibliographie et chronologie  
par René Pomeau

Bibliographie mise à jour  
par Chiara Gambacorti

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion

PIERRE CHODERLOS DE LACLOS

# LES LIAISONS DANGEREUSES

*Introduction, notes, bibliographie et chronologie*  
*par René POMEAU*

*Bibliographie mise à jour*  
*par Chiara GAMBACORTI (2006)*

GF Flammarion

© Imprimerie nationale, Paris, 1981.

© Flammarion, Paris, 1996.

Édition mise à jour en 2006.

ISBN : 978-2-08-127104-3

## INTRODUCTION

En 1960, lors des discussions sur le film de Roger Vadim et Roger Vailland, deux griefs peu compatibles se mêlaient : ou bien on reprochait aux cinéastes une infidélité flagrante à l'œuvre de Laclos ; ou bien on accusait l'indécence de personnages et de séquences tirés du roman. Ce qui impliquait que les *Liaisons* relevaient d'une « classe X » de la littérature. Ainsi se perpétuait une longue tradition, résumée par Petit de Julleville, lorsqu'il soupirait, en 1898 : « On a hâte de fermer ce livre, malgré le talent de l'auteur »... Ce livre qui avait été au moins quatre fois condamné pour atteinte aux bonnes mœurs. C'est par provocation que Maupassant avait choisi de signer certaines de ses chroniques : Guy de Valmont. Seuls, au siècle dernier, des non-conformistes, un Stendhal, un Baudelaire, osaient exalter l'ouvrage qu'il était de bon ton de considérer, avec Charles Nodier, comme « un *Satiricon* de garnison ». *Les Liaisons dangereuses*, dangereuses pour l'innocence des lecteurs, et surtout des lectrices : en fonction d'une telle appréciation, un personnage de Louis Guilloux (*Le Sang noir*, 1935), pour séduire une jeune fille, lui donne encore à lire le roman de Laclos (conjointement avec *Lamiel*).

Le fait est pourtant qu'au XX<sup>e</sup> siècle les réactions hostiles s'atténuent, jusqu'à disparaître. La société ayant changé, le public apparemment ne se sent plus

concerné par le tableau de ce que Laclos appelait, avec Rousseau, « les mœurs de [son] temps ». Non que nous soyons devenus plus moraux. Mais dans le monde d'aujourd'hui aucun homme, assurément, ni aucune femme ne se trouve plus dans les conditions qui permirent au vicomte de Valmont et à la marquise de Merteuil d'être ce qu'ils furent.

En outre, depuis le début de ce siècle, on a commencé à mieux connaître Laclos. La publication d'inédits, la découverte de textes oubliés ont révélé une figure singulièrement plus complexe que celle qu'on imaginait à partir des seules *Liaisons dangereuses* : ce travail a eu son couronnement dans l'édition en 1979 de ses *Œuvres*, pour la première fois véritablement complètes. Simultanément s'est opérée une relecture du célèbre roman. Après la publication des notes de Baudelaire <sup>1</sup>, Gide, Giraudoux, Malraux, Vailland y font apparaître une signification et une portée qui ont retiré l'œuvre de l'enfer des *curiosa* bien écrits.

Le roman de Laclos, en un sens, a gagné à se détacher de son temps. Il reste cependant qu'on appauvrit cette œuvre, comme toute autre, qu'on accroît les risques de contresens, quand on fait abstraction de la personnalité de son auteur, quand on l'isole du contexte d'époque et de la littérature ambiante, à commencer par les autres œuvres du romancier.

Nous nous proposons ici de retrouver ce que furent *Les Liaisons dangereuses* en 1782, pour Laclos et pour ses contemporains, persuadé qu'à partir de là nous mesurerons mieux ce qu'elles sont aujourd'hui pour nous.

« *Un météore désastreux, sous un ciel enflammé.* »

Longtemps, dans la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle, le théâtre avait été le lieu où se créait

1. Parues en 1903, par les soins d'Edouard Champion, avec le traité de Laclos sur *L'Éducation des femmes*.

l'événement littéraire. Bientôt la première du *Mariage de Figaro* devait encore attester que la scène restait le foyer d'une vie parisienne très animée, remarquablement sensible aux vertus de la littérature. Mais déjà, quelque vingt ans plus tôt, la sortie à sensation de *Candide*, puis celle de *La Nouvelle Héloïse* avaient manifesté la promotion des romans dans la faveur publique : ouvrages toujours méprisés ; mais il n'en est pas, écrit Laclos, « de plus généralement recherchés et plus avidement lus <sup>1</sup> ».

L'auteur des *Liaisons dangereuses* le savait mieux que personne. Car au XVIII<sup>e</sup> siècle, et peut-être jusqu'à nos jours, nul roman n'a fait à sa publication plus de fracas que celui-là. Les dates et les chiffres sont ici parlants. Le 16 mars 1782, le libraire Durand signe avec un certain « Delaclos, capitaine d'artillerie », un contrat pour l'édition d'un livre qui s'intitule alors *Le Danger des liaisons*. Durand, sans doute peu persuadé du succès de cette nouveauté, avait pris ses sûretés en cas d'échec. Les 1 200 premiers exemplaires vendus le seraient au profit exclusif de l'éditeur. L'auteur ne toucherait de droits que sur les 800 autres. Le tirage en effet était fixé à 2 000. Chiffre modeste, à notre estime, mais correspondant au marché du livre de l'époque, et d'autre part déterminé par les conditions encore artisanales de l'impression (il fallait défaire la composition des feuilles tirées pour composer les suivantes).

Le livre sort des presses dans les premiers jours d'avril 1782. Or voici qu'immédiatement il suscite une immense clameur. Mme Riccoboni, romancière sentimentale, amie de la famille Laclos, écrit vers le 10 au « fils de M. de Chauderlos » pour lui dire son émotion indignée. « Tout Paris, lui mande-t-elle, s'empresse à vous lire, tout Paris s'entretient de vous. » A tel point que la reine Marie-Antoinette elle-même, qui aimait jouer avec le feu, fait acheter l'ouvrage scanda-

1. *Œuvres*, p. 447 : par l'abréviation *Œuvres* nous renvoyons à Laclos, *Œuvres complètes*, « texte établi, présenté et annoté par Laurent Versini », Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1979.

leux : elle le place dans sa bibliothèque habillé d'une reliure muette à ses armes. Autre lecteur qu'on peut repérer dans la foule : Beaumarchais, qui conservera aussi dans sa bibliothèque un exemplaire de la première édition ; occupé à écrire, ou à réviser, *Le Mariage de Figaro*, il transfère à Suzanne une réflexion de la marquise de Merteuil<sup>1</sup>. « C'est un bonheur, concède Mme Riccoboni, d'occuper les habitants de cette immense capitale. » Voilà précisément le mal : le succès répand le poison dans l'« immense capitale ». La page de titre annonce que le roman, fictivement imprimé à Amsterdam, « se trouve à Paris, chez Durand neveu, libraire, à la Sagesse, rue Galande ». On l'y « trouve » si bien, en effet, qu'en quelques jours les deux mille exemplaires sont épuisés. Le 21 avril, Durand signe un avenant avec Laclos pour une nouvelle édition. Il procède en toute hâte, incorporant dans la nouvelle impression des cahiers restant de la précédente. Durand tirera encore, dans cette même année 1782, neuf autres éditions (en oubliant, semble-t-il, d'en informer Laclos et de lui verser des droits). A quoi s'ajoutent cinq éditions, piratées par divers libraires.

Il est connu qu'à l'époque le succès d'un livre à sa sortie s'évaluait d'après le nombre des rééditions et contrefaçons. Avec seize éditions en 1782, *Les Liaisons dangereuses* sont à rapprocher de *Candide* qui avait obtenu en 1759 un chiffre équivalent d'impressions faites en diverses villes d'Europe. Le choc ici est plus violent encore en ce sens que le scandale, en un premier temps, se limite à Paris même. L'ouvrage est porté d'abord par la rumeur orale. Les *Liaisons* font « la matière des conversations », dans les cercles, aux foyers des théâtres, dans les cafés. On invente des anecdotes, que la réputation du livre rend vraisemblables. Laclos invoquait l'attestation d'une « bonne mère », recommandant à sa fille la lecture des *Liaisons*

1. L'exemplaire de Marie-Antoinette, de la première édition, est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.



« le jour de son mariage ». A quoi Rétif oppose un autre exemple : une mère, mais celle-ci « imprudente », avait laissé traîner le roman de Laclos. Elle doit l'arracher des mains de sa fille, déjà parvenue à la troisième partie. Or la demoiselle, âgée de quinze ans (l'âge de Cécile), accorde à un homme de quarante-cinq ans (l'âge de Rétif ?) les « dernières faveurs » pour qu'il lui procure la fin du roman. Rétif conclut, benoîtement : « O mères, soyez prudentes ! ! »

On colporte d'autres histoires. La marquise de Coigny a fermé sa porte à Laclos. « Vous connaissez, a-t-elle dit à son suisse, ce grand monsieur maigre et jaune qui vient souvent chez moi ; je n'y suis plus pour lui. » « Si j'étais seule avec lui, j'aurais peur », ajoute cette dame, pourtant, nous dit-on, « plus que galante ». C'est que justement elle avait cru se reconnaître en la marquise de Merteuil<sup>2</sup>.

Car la malignité mondaine s'applique à identifier parmi les personnes en vue les originaux dont Laclos se serait inspiré. En mai, on fait circuler dans Paris une « clef générale ». A ce moment l'autorité intervient. On arrête la vente du livre (qui continuera cependant à être débité « sous le manteau ») ; on interdit toute publicité dans les catalogues des libraires ; on le fait retirer des cabinets de lecture. Enfin le ministre de la Guerre, le vieux maréchal de Ségur, s'inquiète de tout ce bruit que fait un officier en congé. Le 24 mai, il lui intime l'ordre de rejoindre son corps, présentement en garnison à Brest. Laclos obéit. Alors prennent fin pour lui ces semaines enivrantes, pendant lesquelles il avait été à Paris l'homme qu'on craint, qu'on admire, qu'on fête (ce sont les termes de la *Correspondance littéraire*). Mais le tumulte se prolonge, lui absent : les *Mémoires secrets* continuent à

1. Rétif de la Bretonne, *Monseigneur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, cité par A. et Y. Delmas, *A la recherche des « Liaisons dangereuses »*, Mercure de France, 1964, p. 16.

2. Comte Alexandre de Tilly, *Mémoires*, édition Ch. Melchior-Bonnet, Paris, Jonquières, 1929, t. I, p. 201-202.

parler des *Liaisons*, quelque temps encore, comme étant le livre du jour.

Les nouvelles à la main et les correspondances littéraires avaient pris le relais des conversations parisiennes. Leurs relations font comprendre les pourquoi du scandale. Ce roman cruel blessait l'opinion contemporaine en ses plus chères complaisances. D'entrée de jeu, Laclos ironisait sur l'autosatisfaction de « ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées <sup>1</sup> ». L'histoire de Valmont et de Mme de Merteuil est ressentie comme une dénonciation insupportable. Après coup on y reconnaîtra un signe précurseur du cataclysme révolutionnaire : « un de ces météores désastreux qui ont apparu sous un ciel enflammé, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », écrira le comte de Tilly, en avouant avoir été, en son temps, un « admirateur passionné » de ce roman <sup>2</sup>.

Dans l'émotion du scandale, on oppose à Laclos plusieurs réponses, parfois contradictoires. On soutient ou bien que des caractères aussi infâmes « ne peuvent exister <sup>3</sup> » ; ou bien que, s'ils existent, ils ne sont pas représentatifs : il ne fallait pas donner pour les mœurs du siècle « ce qui n'est au fond que l'histoire d'une vingtaine de fats et de catins <sup>4</sup> ». Enfin, en admettant même que le romancier ait raison, il n'avait pas le droit de montrer de telles horreurs. Il l'avait d'autant moins qu'il le fait avec infiniment de talent. Le scandale en effet s'accroît de la perfection de l'ouvrage, qu'on reconnaît « digne, dans son genre, d'occuper une place classique dans les meilleures bibliothèques <sup>5</sup> ». Le roman du libertinage n'est certes pas en 1782 une nouveauté. Mais ni Crébillon, ni Dorat, ni leurs innombrables émules n'avaient jamais

1. Dans l'« Avertissement de l'éditeur », t. I, p. 65.

2. Edition citée, t. I, p. 227.

3. C'est l'opinion de Mme Riccoboni.

4. La Harpe.

5. Tilly, *op. cit.*, t. I, p. 221.

exposé les mœurs libertines avec cette force qui donne aux *Liaisons* l'apparence d'une création sans précédent. On admire donc, mais « avec humeur », comme l'écrit bientôt le protestant Chaillet, lequel, après en avoir longuement entretenu ses lecteurs de Neuchâtel, conclut qu'il faut mettre le livre de Laclos « à l'index ».

Sur la moralité ou l'immoralité des *Liaisons dangereuses*, sur la conformité ou non aux « mœurs du temps », sur l'art avec lequel est agencée cette histoire, la presse contemporaine du scandale entamait un débat qui allait longtemps se poursuivre.

### *Laclos avant Les Liaisons dangereuses.*

L'auteur était resté jusqu'alors à peu près un inconnu. Aujourd'hui encore, malgré les recherches biographiques, l'homme qu'il fut avant 1782 nous échappe. Ce que nous savons de sa vie : la séduction à La Rochelle de Marie-Soulange Duperré, la naissance de leur fils, leur mariage régularisant la situation, le conflit de l'officier avec le ministère de la Guerre au sujet de Vauban, l'engagement de Laclos au service de la cause orléaniste, la part qu'il prit aux événements ayant suivi le 10 août 1792, son incarcération sous la Terreur, puis après un temps de retraite le concours apporté dans la coulisse à Bonaparte le 18 Brumaire ; ce dont il est récompensé par une réintégration dans l'armée avec le grade de général d'artillerie ; enfin ses deux campagnes en Italie, qui devaient le conduire à Tarente, où il mourut le 5 septembre 1803 : tous ces épisodes, assez bien connus, sont postérieurs à la publication de son roman.

La première lettre personnelle de lui qui nous soit parvenue date du 8 avril 1794 : il écrit à sa femme de la prison de Picpus, à la veille, croit-il, d'être guillotiné. Suit une correspondance assez abondante, aujourd'hui intégralement publiée par les soins de Laurent Versini. S'adressant à sa femme et à ses enfants, il s'y révèle sans défaillance le meilleur des

époux et des pères : un « sentimentaire », ne vivant que pour l'affection des siens. On ne cesse de s'étonner : le même homme a-t-il pu tracer de telles lettres et inventer celles des *Liaisons dangereuses* ? Si toutes sortes d'évidences ne s'y opposaient, on imaginerait que Laclos fut l'un de ceux dont on prétend qu'ils prêtèrent leur nom à un écrivain d'une tout autre envergure, soucieux de demeurer dans l'ombre. Rarement l'incompatibilité a paru aussi totale entre l'individu, dont le biographe relate les sentiments et les actions, et l'auteur, créateur d'une œuvre puissante.

Sur Laclos avant 1782, nous ne sommes guère renseignés que par son dossier aux archives anciennes de la Guerre. On ne s'attend pas que des états de service nous révèlent ses secrètes pensées. On le voit « avancer » lentement. Sous-lieutenant en 1761, il n'est encore que capitaine vingt ans après. Ce qui ne saurait surprendre en temps de paix, s'agissant d'un officier de toute petite noblesse, sans protection.

Quand il écrit son roman, il doit avoir derrière lui un certain nombre de « liaisons » féminines. Il le confirme, quand il répond à Mme Riccoboni qu'il s'est « beaucoup occupé » des femmes : « Et comment s'en occuper et ne les aimer pas ? » Dans sa vie de garnison, il a passé six années à Grenoble (1769-1775) : on prétend que son roman doit quelque chose aux relations nouées pendant ce long séjour. Or, vingt-cinq ans après, général d'artillerie, en route pour l'Italie, il s'arrête quelque temps dans cette même ville. Il écrit à sa femme, qu'il sent inquiète à cause de ses « liaisons » d'autrefois. Il l'assure qu'il n'a revu « que deux de [ses] anciennes connaissances, toutes deux hommes <sup>1</sup> ». Il en revoit pourtant aussi deux autres, qui sont des femmes, « la fine fleur de l'aristocratie » ; il s'empresse d'ajouter : « Cela s'est passé très poliment, mais c'est tout <sup>2</sup>. » Sa discrétion ne nous

1. *Œuvres*, p. 911.

2. *Œuvres*, p. 930.

permettra pas d'en savoir davantage. Ses expériences amoureuses, autant qu'on peut les deviner, n'eurent rien que de fort banal. On ne lui attribue aucun exploit comparable à ceux de Valmont ou de Prévan. Comme on le voit par ce qui advient à celui-ci dans le roman, une aventure galante faisant scandale ne laissait pas alors indifférente l'autorité militaire. Mais le dossier de Laclos ne conserve aucune trace d'un éclat de cette sorte.

Quelques aspects cependant sont à retenir, non certes comme explication des *Liaisons*, mais comme ayant du rapport avec l'œuvre. Laclos eut pour vocation première et définitive l'armée. Il entre dans l'artillerie parce que, a-t-on dit, cette arme où la compétence est exigée s'ouvrait à ceux qui, comme lui, ne possédaient pas les quatre quartiers de noblesse obligatoires. Mais on peut penser aussi qu'il l'a choisie par goût. Il se distingue de la foule des militaires, exerçant le métier par routine. Il se montre un novateur, attiré par la recherche. Pendant qu'il rédige son roman, il est affecté à l'île d'Aix, avant-poste de Rochefort. Il a mission d'y construire un fort, contre une éventuelle attaque anglaise. Or l'ouvrage dessiné par son patron, le marquis de Montalembert, est d'une conception révolutionnaire, rompant avec la tradition de Vauban. Les forts à l'ancienne mode laissaient les soldats exposés au feu de l'ennemi, plus meurtrier par suite des récents progrès de l'armement. Montalembert et Laclos veulent leur substituer la fortification « perpendiculaire », mettant les défenseurs à couvert sous des casemates. En outre, ils avaient mis au point un nouveau modèle d'affût, assurant aux pièces d'artillerie un champ de tir plus étendu. Toutes nouveautés mal vues du ministère : l'esprit de recherche entraîne Laclos dans une polémique contre la mémoire de Vauban, qui brise sa carrière militaire. Lorsqu'il revient aux choses de la guerre sous la Révolution, il s'occupe encore d'une innovation, promise à un bel avenir. A plusieurs reprises, et même incarcéré sous la Terreur,

il procède à des essais sur le « boulet creux », qui deviendra l'obus.

Par là se manifeste chez Laclos un tour d'esprit à la fois inventif, minutieux et calculateur. L'influence du métier ne se traduit pas seulement dans son roman par l'abondance du vocabulaire militaire, inévitable d'ailleurs sous la plume de personnages menant des entreprises de conquête amoureuse. Il est plus important de noter que l'imagination combinatrice qui est la sienne trouve à s'employer dans la mise au point d'une intrigue aux mécanismes bien ajustés. Occupé professionnellement de plans de défense et d'attaque, l'artilleur Laclos fait l'histoire des « campagnes » de Valmont, de la Merteuil, le choc des stratégies aboutissant, comme il arrive souvent à la guerre, à des résultats non prévus.

Un autre aspect de sa personnalité est son goût des lettres. Le cas de Laclos illustre la diffusion de la culture littéraire dans la société de son temps. Il s'est donné à lui-même une formation que ne lui avait certainement pas dispensée l'École militaire de La Fère. Il prêtera à ses héros, Valmont et Mme de Merteuil, sa propre pratique des œuvres. Comme eux, il lit pour le plaisir, et aussi pour chercher des précédents, des règles à suivre. Les citations ou allusions de ses personnages, complétées par les données de ses autres écrits, permettent de dresser l'inventaire de ce qu'il aime, ou de ce qu'il connaît. Il est au fait des livres à la mode : le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire <sup>1</sup>, les *Contes moraux* de Marmontel ; de Rousseau l'*Émile*, et assurément les *Discours* dont s'inspireront ses essais sur *L'Éducation des femmes*. Il est évidemment amateur de romans. Relit-il, comme sa Merteuil, les érotiques (*Le Sopha* de Crébillon, *l'Aloisia*, et d'autres) pour se préparer à un rendez-vous ? On ne doute pas en tout cas, après l'enquête de Laurent Versini, qu'il ne connaisse fort bien la copieuse production des romans

1. Il en cite, dans une lettre à sa femme, la définition de l'amour : « étoffe de la nature que l'imagination a brodée », *Œuvres*, p. 1058.

libertins du temps. Mais sa préférence avouée va au roman sentimental et moralisant : en premier lieu à *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Si son Valmont la cite volontiers « en la profanant », selon le « rédacteur », lui-même s'y réfère, à travers son personnage, pour honorer cette œuvre sous le patronage de laquelle il place son texte, par l'épigraphe du titre. Après la *Julie* de Rousseau vient dans son estime la *Clarisse* de Richardson : à cette héroïne vertueuse et malheureuse Mme de Tourvel au bord de l'abîme aura vainement recours.

Laclos n'est certes par un homme de bibliothèque. Pour lui comme pour ses contemporains, c'est le théâtre qui ouvre l'accès le plus direct à la littérature. Ses personnages, à Paris, vont à peu près tous les soirs au spectacle : Comédie-Française, Comédie-Italienne, Opéra. Mme de Merteuil y a sa loge, comme sans doute Mme de Volanges. On se rend dans les théâtres pour se montrer, pour rencontrer les gens du monde ; on ne laisse pas pourtant de retenir quelque chose de ce qui se joue sur la scène, lorsque la pièce est bonne. Aussi, conformément aux vraisemblances, la mémoire de ses personnages est-elle meublée de réminiscences, comme l'était la sienne. Que Laclos ait suivi assidûment les spectacles parisiens pendant ses permissions, qu'il ait tiré profit en province d'une vie théâtrale fort active, c'est l'évidence même. Au fil de son texte on repère des références aux classiques : à Racine (mais non Corneille), Molière, Regnard ; à des comédies de la première moitié du siècle, alimentant les répertoires provinciaux : Piron, Gresset, la *Nanine* de Voltaire ; parmi les nouveautés, *On ne saurait penser à tout* de Sedaine, remis en vogue grâce à Beaumarchais, et le patriotique *Siège de Calais* de Du Belloy. Laclos cite toujours de mémoire, plus ou moins inexactement. Il arrive même que se présente sous sa plume un vers nerveux, frappé comme un alexandrin tragique de Voltaire :

*Ses bras s'ouvrent encor quand son cœur est fermé*  
ou bien :

*Ces tyrans détrônés devenus mes esclaves.*

Réminiscence ? ou invention du romancier, « à la manière de »... ? Laclos, qui a l'habitude de signaler en note l'origine de ses citations, avoue ici qu'il hésite <sup>1</sup>. Une étude de son style montre en tout cas à quel point il s'est imprégné du langage théâtral. A l'analyse, *Les Liaisons dangereuses* se révèlent un texte nourri de littérature. Ce roman d'un amateur des lettres doit son origine peut-être à tel ou tel épisode vécu, mais plus certainement aux œuvres qui enrichissent l'univers intérieur de Laclos.

Assez tôt, il s'était essayé à écrire, dans les formes que favorise l'ambiance de l'époque. Rien de plus banal au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'homme de bonne compagnie s'exerçant à versifier pour divertir les sociétés qu'il fréquente. *L'Almanach des Muses* et les périodiques similaires remplissent leurs fascicules de ces productions mondaines. Laclos apporte sa contribution, ni pire ni meilleure que tant d'autres : « A Mademoiselle de Saint-S... en lui envoyant des mirabelles de Metz », « A Mademoiselle... : Dois-je croire ce qu'on m'écrit ?... », « A Mademoiselle... : Jeune Aglaé », etc. Esprit, galanterie, grivoiserie parfois (*La Procession, Le Bon Choix*, dans le goût des contes en vers de La Fontaine) : le registre étroit de ces bagatelles confirme au moins que Laclos dit vrai quand il s'avoue à Mme Riccoboni « fort occupé des femmes ». On soupçonne que ces Aglaé, Eglé, Rosire (*sic*), Zélis, et autres, ne furent point pour lui des êtres de pure fiction.

Vers 1777, on le voit se risquer à des entreprises plus ambitieuses : une réponse en vers à une question posée dans le *Mercur* sur la jalousie, à propos de la *Zaïre* de Voltaire. Le ton ironique qu'il adopte lui réussit assez bien. Mais quand il vise plus haut, il trébuche. Son *Épître à la mort* (1777), dans le genre sentencieux, aligne avec peine les lieux communs. La même année, il tente de s'imposer par un brillant succès : il fait jouer à l'Opéra-Comique une adap-

1. Lettre LXXXI.



tation d'*Ernestine*, roman de Mme Riccoboni, sur la musique d'un compositeur à la mode. Pour la première, il a réuni un auditoire de choix : la reine est présente, ainsi que Madame sœur du roi, et la comtesse d'Artois, belle-sœur de Louis XVI. Hélas ! la pièce est « huée du commencement jusqu'à la fin ».

Il est à la veille alors de commencer son roman ; il se souviendra de plusieurs situations et épisodes d'*Ernestine*. Mais rien dans ces productions, et surtout dans les plus travaillées d'entre elles, qui annonce un auteur capable d'écrire une œuvre telle que les *Liaisons*.

#### *La rédaction des Liaisons dangereuses.*

Pour éclairer les origines de l'œuvre, il n'est pas superflu de préciser la chronologie de sa composition.

Pariset, dans une notice nécrologique inspirée par la famille, écrit que Laclos « était, lorsqu'il fit [son roman], relégué dans l'île d'Aix [à l'embouchure de la Charente], qui n'est habitée que par des pêcheurs ». Il avait reçu son affectation à ce poste le 30 avril 1779. Il y reste pendant vingt-trois mois, coupés par une permission, de janvier à juin 1780, qu'il passe à Paris.

Nous pouvons nous représenter ce que fut la tâche militaire du capitaine de Laclos, pendant qu'il élaborait *Les Liaisons dangereuses*. Son chef, le marquis de Montalembert, a publié en 1790 des *Observations sur les nouveaux forts qui ont été exécutés* : l'un de ces forts, qu'il décrit en détail, est celui d'Aix. Il en ressort que Laclos avait à commander un détachement assez important, environ 500 hommes. Sans doute devait-il résider sur l'île, pendant que son supérieur avait son poste de commandement sur le continent. Laclos est l'un de ces écrivains pour qui le monde extérieur n'existe pas. Dans l'abondante correspondance qu'il

adressera aux siens au cours de ses deux campagnes en Italie, à peu près rien n'a trait aux paysages ou à l'aspect des villes : parmi tous les « voyages d'Italie » du XVIII<sup>e</sup> siècle, le sien se distingue par une absence totale non seulement de pittoresque, mais d'attention aux particularités du pays. A Aix, île sablonneuse et plate, assez éloignée de la côte, il n'eut certainement aucun effort à faire pour s'abstraire du paysage marin, pendant les trois étés, les trois automnes, le printemps et l'hiver qu'il y passa. On l'imagine exclusivement occupé, sur le terrain, de sa fortification « perpendiculaire », et, dans sa chambre, de son manuscrit des *Liaisons*.

La rédaction devait être très avancée, sinon achevée, le 4 septembre 1781, lorsqu'il demanda un nouveau congé de six mois. Le 10 octobre, il sollicite une permission tacite, accordée le 12 décembre : à cette date, il est à Paris, ou sur le point d'y arriver pour l'ultime mise au point de son ouvrage.

Ce calendrier est à confronter avec un document capital : le manuscrit autographe des *Liaisons dangereuses*. Les papiers de Laclos étaient passés entre les mains de son troisième enfant, Charles : en 1849, la veuve de celui-ci les dépose à la Bibliothèque nationale, où ils sont conservés sous la cote F. fr. 12845. Dans ce dossier, 93 feuillets donnent le texte du roman. A l'apparence matérielle du document, le lecteur, sans être graphologue, a l'intuition de ce qu'était la personnalité du scripteur. De petits caractères, fins et déliés, très serrés sur la page, qu'ils remplissent, recto et verso, en réduisant presque à rien les intervalles et les marges. On a l'impression d'un Laclos minutieusement économe de son papier, appliqué à réaliser sur sa page une densité maximale de l'écriture.

Le manuscrit se présente comme une mise au net, supposant l'existence de brouillons antérieurs. Certaines des erreurs s'expliquent comme des fautes de copie. Ce n'est pas non plus l'exemplaire remis à l'imprimeur. Outre qu'il ne porte aucune marque en

vue de l'impression, il donne un texte et un classement des lettres sensiblement différents de l'édition originale. Laclos a certainement établi un autre manuscrit, plus net et plus lisible, destiné au libraire Durand.

Le manuscrit prévoyait seulement deux parties, assez déséquilibrées, puisque la première s'arrêtait après la lettre 70<sup>1</sup> ; la seconde commençait au moment où Valmont revient chez sa tante pour achever la conquête de la Présidente : elle contenait ainsi cent cinq lettres. L'édition réalisera, en quatre parties, une répartition plus harmonieuse. Laclos a utilisé successivement deux sortes de papier : un papier blanc jusqu'à la lettre 79 inclusivement, ensuite un papier bleuté, un peu plus grand, sur lequel sont aussi écrits l'Avertissement de l'éditeur et la Préface du rédacteur (manifestement rédigés en dernier lieu). Le passage du papier blanc au papier bleu correspond, non pas exactement, mais à peu près, au passage de la première à la deuxième partie du manuscrit. On est ainsi amené à supposer une rédaction en deux phases : peut-être la première en 1779, la seconde à partir de juin 1780, après la permission parisienne de six mois.

On remarque sur le manuscrit, du point de vue chronologique, une bizarrerie. On sait que dans l'édition Laclos a renoncé à préciser l'année où se situe l'action. Chaque personnage, même la légère Cécile, date avec soin le jour et le mois, mais le millésime est laissé dans le vague : « 17.. ». C'est seulement d'après la circonstance qui retient Gercourt au loin, à savoir les opérations militaires en Corse, qu'on peut déduire que nous sommes en 1768-1769, ce qui s'accorde avec la référence à une pièce de Du Belloy de 1765. Mais sur le manuscrit certaines lettres por-

1. Les lettres sont, dans le manuscrit, numérotées en chiffres arabes : nous emploierons cette numérotation pour renvoyer au manuscrit. Les renvois à l'édition se feront par des numéros de lettres en chiffres romains.

tent une date complète (ou plus complète). En voici le relevé :

lettre 11	13 août 1778	lettre 86	25 septembre 1780
lettre 33	22 août 177. ( <i>sic</i> )	lettre 90	27 septembre 1780
lettre 83	23 septembre 1780	lettre 113	15 octobre 1781
lettre 84	24 septembre 178. ( <i>sic</i> )	lettre 130	4 novembre 1780
lettre 85	25 septembre 1780		

En outre la lettre 125, datée du jeudi 28 octobre, se situerait en 1779, année où cette date tombe un jeudi.

Il est impossible d'admettre que Laclos ait jamais conçu l'action de son roman comme devant s'étendre sur trois ou quatre années. Le sujet même implique que le drame se noue et se dénoue en une durée n'excédant pas six mois : d'un mois d'août au mois de janvier suivant. Les dates du manuscrit signifient seulement que le romancier, initialement, eut parfois l'idée de placer les événements à l'époque exactement contemporaine de la rédaction. Les mois et les jours sont nécessairement déterminés par la situation de la lettre dans la trame chronologique du roman. Mais l'année est sans doute celle où Laclos écrit (ou recopie) cette lettre : l'hypothèse avancée par Laurent Versini paraît la seule explication plausible des datations complètes du manuscrit. En ce cas il faudrait faire remonter le début de la rédaction à 1778, au moment où Laclos après une mission à Valence est de retour en sa garnison de Besançon. Il est même possible de préciser davantage l'hypothèse. Les deux lettres 11 et 33, datées de la décennie 1770, seraient antérieures à la permission de Laclos de janvier à juin 1780 : elles appartiennent à la partie du manuscrit sur papier blanc. Toutes les autres se trouvent dans la section à papier bleu : Laclos les aurait rédigées (ou recopiées) après son retour à l'île d'Aix, à l'automne de 1780. Seule la lettre 113, datée de 1781 à l'intérieur d'une séquence de 1780, pose un problème dont on voit mal la solution.

La chronologie ainsi établie fait imaginer un Laclos

- 1788 : Quitte l'armée et entre au service du duc d'Orléans comme « secrétaire des commandements ». Naissance de Soulange, second enfant de Laclos.
- 1789 : Laclos « âme du parti d'Orléans ».  
(21 octobre) : Accompagne le duc d'Orléans à Londres.
- 1790 (10 juillet) : Le duc d'Orléans et Laclos rentrent à Paris.  
(21 novembre) : Membre du club des Jacobins. Publie le *Journal des amis de la Constitution*.
- 1792 (septembre) : Commissaire du ministère de la Guerre à Châlons-sur-Marne, s'efforce de coordonner les mouvements des armées de Luckner, Kellermann et Dumouriez.  
(novembre) : À Toulouse, chef d'état-major de l'armée des Pyrénées avec le grade de général.
- 1793 (1<sup>er</sup> avril) : Après la trahison de Dumouriez, arrêté comme orléaniste.  
(10 mai) : Consigné chez lui, sous la surveillance d'un garde.  
(août-octobre) : Expériences sur le « boulet creux » à La Fère et à Meudon.  
(5 novembre) : Nouvelle arrestation.  
(7 novembre) : Exécution du duc d'Orléans.
- 1794 (9 avril) : Croyant son exécution imminente, Laclos écrit une lettre d'adieu à sa femme.  
(3 décembre) : Libéré.
- 1795 : Adresse au Comité de Salut public un mémoire *De la guerre et de la paix*.  
(4 juin) : Naissance de Charles, son troisième enfant. N'ayant pas obtenu sa réintégration dans l'armée, il est nommé secrétaire général des Hypothèques.
- 1800 (16 janvier) : Partisan de Bonaparte, il est réintégré dans l'armée, sur ordre du Premier Consul, avec le grade de général d'artillerie.  
(mai) : Affecté à l'armée du Rhin, il est pour la première fois engagé dans des opérations militaires.  
(août) : Affecté à l'armée d'Italie. Campagne dans la plaine du Pô, jusqu'à Milan.
- 1801 (août) : De retour à Paris. Siège dans le Comité d'artillerie.
- 1803 (avril) : Affecté à Tarente, quartier général des armées françaises d'Italie du Sud.  
(5 septembre) : Mort de Laclos. Sa tombe, dans une île de la rade de Tarente, fut violée et détruite en 1815, lors du retour des Bourbons.

## TABLE

<i>Introduction</i> .....	9
<i>Note sur la présente édition</i> .....	66

### LES LIAISONS DANGEREUSES

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.....	70
PRÉFACE DU RÉDACTEUR .....	72
PREMIÈRE PARTIE.....	77
SECONDE PARTIE.....	185
TROISIÈME PARTIE .....	293
QUATRIÈME PARTIE .....	397
<i>Notes</i> .....	514
<i>Bibliographie</i> .....	541
<i>Sommaire biographique</i> .....	548

GF Flammarion